

# LE CALEPIN BLEU

N°73  
1<sup>er</sup> AVRIL 2024



Jean Dubuffet

Portrait de ...

**Richard QUESNEAU**

|          |   |
|----------|---|
| Londée   | 3 |
| L'averse | 5 |

**n°73 - Portrait de ...****Dominique LANGLET**

|                                      |   |
|--------------------------------------|---|
| La femme qui ne voulait pas être lue | 6 |
|--------------------------------------|---|

**isabel ASÚNSOLO**

|                    |    |
|--------------------|----|
| Ta tête que j'aime | 8  |
| Paco               | 10 |
| Elle               | 12 |

**Rafael CABALE**

|             |    |
|-------------|----|
| En el subte | 14 |
|-------------|----|

**Pierre ROSSET**

|                  |    |
|------------------|----|
| Un portrait !... | 15 |
|------------------|----|

**Cathy DELAFOLE**

|                    |    |
|--------------------|----|
| Le père professeur | 19 |
|--------------------|----|

**Jean-Marie WALLET**

|              |    |
|--------------|----|
| Le botaniste | 22 |
|--------------|----|

**Florence KRAMER**

|                         |    |
|-------------------------|----|
| Portrait de mes amis    | 28 |
| Portrait de mes camions | 30 |

**Philippe BLONDEAU**

|                    |    |
|--------------------|----|
| Portrait d'un chef | 31 |
|--------------------|----|

**Régine PAQUET**

|                         |    |
|-------------------------|----|
| Enfance capturée        | 33 |
| Photo en détresse       | 35 |
| Un album-photo retrouvé | 37 |

**Richard QUESNEAU**

|                               |    |
|-------------------------------|----|
| Un portrait de... la Picardie | 39 |
|-------------------------------|----|

**Françoise DANIEL**

|        |    |
|--------|----|
| Sylvie | 42 |
|--------|----|

**Milène L.**

|           |    |
|-----------|----|
| Agent 015 | 44 |
|-----------|----|

**Christelle MATHIEU**

|            |    |
|------------|----|
| Nice Niece | 45 |
|------------|----|

Richard QUESNEAU

« L'ondée »



Les nuages chargés des légendes du Nord  
Effleuraient, sans embruns, les plages de la Manche.  
L'haleine de l'Écorche annonçait son approche.

Dans sa robe d'été, elle était sensuelle.  
La pluie, ce matin-là, avait dans sa palette  
Un toucher, des saveurs, des odeurs, des couleurs.

Sur la peau, les paupières, une fraîcheur fragile.  
Dans les cheveux, l'émoi d'une caresse douce.  
La plume d'un baiser dans la paume des mains.

Sur les lèvres entrouvertes un goût d'herbe froissée,  
Des effluves de foin humide sous les gouttes  
Diffusées lentement en vagues successives.

Des haies et des buissons, des fleurs aux cols penchés,  
Avec de capiteux relents de bois mouillé,  
Émanait le parfum obsédant de la terre.

Elle avait dans ses gris une lumière étrange ;  
La trace du soleil égarée sur son voile,  
L'aveu muet d'une promesse d'arc-en-ciel

Un son clair émondait les rameaux de l'averse :  
Dans le crépitement léger de son passage,  
La naissance de l'eau a la voix cristalline.

*La nature propose un chemin pacifique :  
Voir, sentir, écouter la source de la vie  
Pour accepter le temps et lui offrir des mots.*



Richard QUESNEAU

« L'averse »



Fille des pluies, tu bouscules mes paysages.

Mon regard, à travers le rideau de tes gouttes  
Se heurte à ta palette, s'égare sur tes perles.

Sous ma vision troublée,  
Tes multiples talents  
De glace ou de débâcle, d'écume ou de tempête,  
De brume ou de nuages, de rivière ou de lac,  
Dévoilent sous mes yeux d'espiègles mises en scène.

Le métissage des aplats héritant de tes bleus,  
Mon horizon n'a plus de frontières ordinaires.

Tableau Éloi Derôme  
« La pluie mise à nu »



Dominique LANGLET

« La femme qui ne voulait pas être lue »



« Une trentenaire retrouvée morte Boulevard du général de Gaulle. Le mari suspecté de maltraitance. »

Ça y est, elle est partie, laissant derrière elle le chat noir cracheur, et l'ombre du Mari, ce vampire qui lui vole sa force et sa jeunesse.

Elle qui était lumineuse et hardie, là voilà devant vous, terne et soumise, vivant dans la terreur de sa

grosse voix, de sa grosse moustache, de ses gros yeux. Manipulée, rincée, essorée, vidée, tuée. Pas d'enfants, pas d'amants. Elle n'est plus que draps et torchons, blanchette et gratins, wassingues et javel. Dans les tiroirs de la cuisine, elle sait trouver mille robots hacheurs broyeurs éminceurs écorcheurs batteurs lieurs. Souvent, elle les branche pour voir, et pleure dessus, ça fait court-circuit. Elle s'angoisse : « Je vous en supplie, Madame ma Voisine, où donc trouvez-vous du munster bien souple, du potiron goûteux, des pois chiches qui ne font pas péter? Mon mari est si méchant, il me gronde sans cesse, il m'envoie au lit, il n'aime pas mon bœuf miroton, ni mes jambes. »

Dans la buanderie, de gros monstres blancs étincellent, la suivent du regard, hublot béant. Ils réclament des chemises de cadre commercial, des pyjamas de cadre commercial, des chaussettes de cadre commercial. Elle a peur, très peur. La centrale vapeur halète : pchchchch....., Alors, ça vient ??? L'épouse doit lui apporter les chemises du mari pour que le fer brûlant y colle son vilain museau. Les pyjamas obscènes lui rappellent les exigences

nocturnes du libidineux.

Mais c'est bien fini tout ça! Fini et n.i.ni! Elle a laissé un mot sur les waters, là où il va toujours en rentrant du travail, avant même de la regarder. Elle a écrit : « Je te quitte, puisses-tu crever! » Elle a pris sa mauvaise valise, claqué la porte derrière elle et couru à la grille.

Dehors, la rue l'avale, hostile et glaciale. Un nid d'insectes grouille dans sa gorge, un ascenseur démoniaque lui dévale l'œsophage, ses jambes lui sont étrangères, ses mains, pareil. Des objets. « Mon Dieu, Petit Jésus, Marie, Joseph, ayez pitié, aidez-moi! » « Et puis, où vont-ils tous, là, ces gens pressés, si moches? Je suis seule avec mes larmes et mon p'tit cœur tout mou! » « Un homme en noir me regarde... Police, au secours, au viol! »

« Meuh non, calme-toi, crétine, espèce de dinde! » - c'est ça qu'il disait, le Mari....

« Oh la la, d'ailleurs c'est bientôt l'heure, Son heure, Il va rentrer du travail... Et il, oh non, non... Il va trouver le mot, non pas ça, pas ça... Dieu de miséricorde, faites qu'il ne lise pas ces lignes, faites qu'aujourd'hui il n'aille pas pisser.

Je ne veux pas être lue, je ne veux pas être lue, je ne veux pas être nue! »

« Notre Père qui êtes aux Cieux, que Votre Volonté soit faite sur la terre comme au Ciel, que Votre Règne ait..... »

Elle tomba d'un coup, dans un grand bruit mat. Des pigeons s'envolèrent, des badauds firent cercle. « Viens, Kevin, regarde pas la dame, elle est malade! »

Quand le gros camion rouge arriva en trombe, elle était déjà montée au ciel.

Au même moment, le Mari, contenant son envie de pipi, lisait le mot d'adieu, bouche bée.



isabel ASÚNSOLO

« Ta tête que j'aime »

Des yeux étirés dont je me suis toujours demandé la provenance secrète : de quelle steppe, de quel caucase ces sombres amandes-là ? Des paupières un peu bridées contribuent à ce soupçon oriental.

Ton front large se déploie haut sur tes tempes qui en constituent les lisières. Bien ourlées, tes oreilles ont à peine grandi depuis que je te connais. Il me suffit de les comparer avec le portrait à l'huile que j'ai de toi.

De tes deux yeux, le gauche est plus ouvert. Cette asymétrie me permettrait de te reconnaître entre mille, dans mille ans ! Deviendrais-tu émacié à l'extrême ou effroyablement boursoufflé, ce trait persisterait me semble-t-il ; il donne un air gracieusement lévogyre à ton visage et m'attire.

Sous tes yeux, deux valises que ton sourire chiffonne joliment.

Des rides ? À peine, et je ne m'en soucie pas : ce sont plutôt les plis qu'une étoffe très chère donnerait à voir.

Tes cheveux blancs et souples ondulent au-dessus du front et frisent bas sur la nuque. Depuis peu, des favoris clairs encadrent ton visage plutôt hâlé, même l'hiver. (C'est moi qui t'ai demandé pareille coquetterie.)

Tu as un nez droit et un peu large qui n'abîme en rien ton aspect noble. Ta bouche, généreuse, peut s'ouvrir pour rire (tes yeux se ferment alors au point qu'il faudrait pour toi inventer l'expression "rire à yeux fermés") ou rester discrète. Sensuelle, ta lèvre inférieure dépasse du menton plutôt petit. Je n'aurais pas aimé des traits trop fermes, une mâchoire carnassière... Au contraire : tes traits sont fins et doux.



— J'aime la peau un peu lâche des joues que je peux attraper entre mes doigts... ou mes lèvres.

— Je t'aime rasé de près mais je ne te déteste pas hérissé de gris.

— Du cheveu naturellement ébouriffé tu t'en soucies peu, confirmant ce trait que j'aime en toi : la vie et son mouvement passent avant d'autres choses. Attifé, fréquentant les salons de coiffure, je ne t'aimerais pas, crois-je, aussi aveuglément, comme si ce détail physique, le poil, n'en était absolument pas un, mais au contraire un point essentiel à l'oeil et à la tendresse, un révélateur de ta personne franche et directe et la plupart du temps insouciant.

— Au fait, de ta chevelure où j'aime plonger mes mains, c'est moi qui m'en occupe depuis... combien d'années ? Je ne veux pas m'en souvenir, compter ne me plaît guère en la matière. Ce que je sais c'est que, quelle que soit la saison, l'herbe se retrouve jonchée de tes boucles bien dessinées. Et tu lèves les paupières au ciel blanc de mars pour que je les embrasse, une fois la séance finie. Aujourd'hui même tu l'as fait, alors que les forsythias levaient au ciel leurs petits bras jaunes. Et je songe aux nids confortablement garnis de cette étoffe argentée et odorante qui t'a accompagné tout l'hiver. Dans le confort des petits merles à venir tu vivras un été encore et peut-être plusieurs...

— J'ai oublié de dire que je suis en émoi devant tes sourcils, épais sans excès, et noirs : des accents circonflexes qui contrastent avec tes cheveux et harponnent mon regard. Mais par-dessus tout, abeille sur le gâteau, j'aime la mouche naguère sombre, mais toujours visible, qui ponctue ta joue droite. C'est elle qui m'a hélée, qui me fit signe ce jour-là...

— Elle semblait me dire, et seulement à moi : me voici, suis-moi !



isabel ASÚNSOLO

« Paco »



Un portrait, vous dites ? Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? Tout est possible ici, j'ai tout dans ma galerie. Suivez-moi... Je devine que vous aimeriez quelque chose de moelleux et de piquant à la fois.

Vous vous arrêtez là ? C'est lui que vous voulez ? Très bien, bon choix, je comprends. Quelque chose en émane. Voici donc, écoutez :

Son air robuste. Les jambes un peu courtes bien plantées, comme s'il piaffait, se retenant d'avancer vers vous.

Des mollets tendus de satin blanc sur les souliers vernis.

La hanche cambrée drapée de laine rouge, mode de l'époque. Quelque chose d'animal dans le corps râblé.

Saillant de la chemise, les poils sombres et drus du poitrail.

Un cou épais où l'on distingue presque une veine qui bat.

La bouche, lippue. Et l'on devine les dents blanches et saines si un rire aussi soudain que bruyant venait à les révéler.

Un front haut bordé de boucles noires et huileuses.

Dominant le visage rubicond où s'exprime le tempérament sanguin : des yeux noirs profonds et brillants, presque exorbités.

Dans ces billes noires qui vous fixent, un mélange d'obstination et d'innocence, de force brute et de candeur.

Il y a du noceur dans le bonhomme, du bon vivant impérieux genre "Aqui te pillo aqui te mato"\*.

Mais qui sait ! Car on devine des nuits pour la besogne, et pas seulement amoureuse...

Il aurait pu être matador, torero. Face au bras en suspens, ce pourrait être un mannequin de taurillon. Mais c'est un chevalet! Et la main tendue brandit un pinceau, pas une épée.

Sur la toile en cours, que l'on aperçoit de trois quarts, émerge une bête bicéphale que surplombent deux paires d'yeux écarquillés par le désespoir. Le maître a parfaitement campé le funeste couple harassé par la lutte : dans une lande castillane trouble et froide au petit jour.

Les torses courts des jumeaux combattants sont portés par des cuisses et des jarrets musclés qui s'enfoncent dans une glaise commune.

Ces deux-là brandissent des gourdins et sont prêts à l'estocade finale.

Le maître connaît bien son sujet, toujours d'actualité, deux cent cinquante ans plus tard...

Et vous aurez reconnu, je l'espère, Francisco de Goya.

\* Littéralement : *Je t'attrape ici, ici je te tue.*

(*Tuer* dans le sens figuré "prendre").



isabel ASÚNSOLO

« Elle »



Elle me fait frémir quand je la vois passer au bord de la mare.

Et c'est chose rare que de l'apercevoir car les couleurs de son pelage - écaille de tortue on l'appelle - sont si finement fondues entre elles qu'il faudrait l'appeler "écorce d'érable" ou quelque chose comme ça...

Une taupinière fraîche au petit matin la tient longtemps le museau dessus. Les feuilles nouvelles de la grande consoude sous le fil à linge, les drôles d'insectes à deux étages, dorés dans le couchant... Tout, absolument tout, l'intrigue.

Assise, ses pattes légèrement plus sombres forment un socle charmant sous elle : une ligne dont je retrouve l'écho léger sur son échine. Mais, même immobile, sa tête tourne vers l'arrière, vers le haut, sur les côtés. Même immobile, elle est toujours tendue vers quelque chose. C'est à ce trait-là, à sa capacité à être intriguée, que je devine sa jeunesse.

Je ne crois pas distinguer de collier à son cou. Peut-être n'a-t-elle pas de propriétaire ? Peut-être...

À mesure que la nuit tombe, elle se confond de plus en plus avec l'atmosphère, la terre et les branches mortes du jardin. Tout se trouble autour d'elle, le jour baisse et ma vue : bientôt elle s'évanouira complètement. Moi qui m'applique à la décrire, je ne la verrai bientôt plus. La voilà qui se tourne vers la fenêtre où je me trouve avec mon cahier... Elle m'a vue ! Ah mais si,

aussi camouflée soit-elle, une chose la distingue, adorable : une tache à peine plus claire, une écaille, un pixel crème sur l'arête du nez (les chats ont-ils une arête de nez ?) et cette petite tache tendre qui lui fait un joli minois semble m'appeler...

Et elle s'en va dans la nuit naissante, suivie par sa queue subtilement tigrée. Elle file et il me semble, ah, j'en suis presque sûre, si jeune soit elle et si jeune soit le printemps, que son ventre est doucement bombé.

Qui sait, un chaton est vite arrivé.

Je serais si heureuse si...



Rafael CABAŁE

« En el subte »



Tant de beautés fardées aux longs cheveux de jais,  
- Au long pardessus noir ajoutant l'élégance  
De deux baskets blanches ou grises avec des raies -  
Suivent avec distinction leur mode sans outrance !

Cette blonde au teint mat qui se tient en retrait,  
Dont le regard lointain semble venir de l'âme,  
Belle par la régularité de ses traits,  
Épouse en rêvant le mouvement de la rame...

Et sans souci du grand cas qu'un beau gars fait d'elle,  
Emportée par son rêve elle sort à Bogatel.  
Nostalgie de ses yeux, on s'y serait perdu...

On y repense encore en sortant du métro,  
Après tant de couloirs hantés par la tribu  
Des zombies du smartphone, au regard de robot.

✎

Pierre ROSSET

« Un portrait !...  
Petit regard porté sur... »

— Il arrive quelquefois, selon une formule consacrée, que les "grands esprits se rencontrent". C'est ce que j'ai, à ma grande surprise, vécu l'après-midi du 1<sup>er</sup> mars en découvrant le thème du Calepin bleu d'avril : Le portrait de... Ah !... Faire le portrait de quelqu'un c'est compliqué et délicat, surtout quand on ne le connaît pas, enfin pas beaucoup, seulement un tout petit peu... C'est maintenant chose faite parce que la veille j'avais déjà projeté de porter mon regard sur Cabri... Hasard ! Comment expliquer autrement l'existence de ce projet quand en même temps je me disais que ce serait bien d'avoir cette thématique pour un prochain numéro ? Par transmission de pensée entre Roger et moi à soixante kilomètres de distance ? Cela est sans aucun doute inconcevable !... Alors ? Alors rien, je ne vais pas me hasarder à chercher les causes de ce "bizarre hasard" puisque c'est maintenant le cas avec cette nouvelle thématique.

— Cabri ! De qui s'agit-il donc ? Non, ce n'est pas un chevreau... mais un homme de taille moyenne qui avait reçu un jour ce surnom justement parce qu'il sautait comme un cabri malgré sa corpulence... Pour ma part je ne l'avais jamais vu en action. C'est mon épouse qui me l'a dit. Elle l'avait vu sauter de ses propres yeux. Ma belle-sœur (celle habitant près de Lyon) pourrait, si besoin, le confirmer. Comment s'appelait-il ? En fait je ne le connais que par ce surnom, mon épouse et sa sœur aussi.

— Mais ce que je sais, en dehors de sa capacité à sauter, c'est que c'était un ouvrier agricole auvergnat ayant pendant les vendanges la fonction de porter la hotte, remplie du raisin fraîchement coupé, jusqu'à la benne du tracteur enjambeur et de la verser dans cette dernière. Aller chercher le raisin,

l'amener à la benne, le verser... et recommencer. Toute la journée... Sous la pluie, le vent ou le soleil... Pour la remplir plus vite il sautait souvent par-dessus les rangs de vigne, à l'appel des vendangeurs, recueillant ainsi, tour à tour, les seaux des uns et des autres déjà pleins... Son travail, indispensable, était fatigant et pénible surtout quand le terrain présentait une pente. Mais il répondait présent depuis de nombreuses années pour la période des vendanges des vignes de mon beau-père... Cette fonction lui donnait un statut particulier car il était le seul capable d'assurer cette dernière avec sérieux, sans rechigner sur la pénibilité de la tâche.

— Si la plupart des vendangeurs logeaient chez Nicolas (une maison appartenant au père de mon épouse, issue d'un héritage et actuellement propriété d'un chirurgien), Cabri dormait seul dans la chambre qui fut en son temps celle du grand-père de mon épouse... À la table des vendangeurs, aux dires de cette dernière, il avait un "bon coup de fourchette" mais il ne buvait pas de vin, ou alors très peu...

— Une année, en août pendant les vacances, j'ai été une fois - avec mon épouse et mes beaux-parents - acheter dans son village des saucissons. (Ah !... Les saucissons d'Auvergne, les préférés du beau-père [je les aimais aussi !]) que de temps en temps nous retrouvions le dimanche avec plaisir sur la table familiale, accompagnés d'une bouteille de beaujolais-villages et plus rarement de bourgogne. Nous avons alors profité de ce déplacement annuel pour lui dire bonjour et prendre de ses nouvelles...

— Bien des années plus tard, alors en stage dans la Loire, du côté de Montbrison, la sœur de mon épouse lui apprit que Cabri n'est pas très loin en maison de retraite et lui donne son numéro de téléphone... Mon épouse lui avait alors téléphoné et il l'avait invité à manger. C'est ainsi que ce jour-là une date avait été retenue...

— Quand à l'heure convenue nous sommes arrivés un beau jour de mai 2007, il nous attendait canne en main gauche, casquette sur la tête, bien habillé (chaussures basses marron, pantalon de toile bleu, chemise claire à carreaux,



pull pastel bleu et boléro de velours) avec une barbe d'un jour et sentant l'eau de Cologne. Ses cheveux étaient très dégarnis sur le dessus de la tête, les sourcils encore noirs.

— Heureux de nous recevoir il avait réservé une table dans la salle à manger, rien que pour nous trois. Celle-ci était déjà mise : assiettes, verres, couverts, pain dans une corbeille, bouteille d'eau... et bouquet de fleurs. Avant de nous mettre à table il nous présenta à une des personnes s'occupant de lui. "C'est elle, nous dit-il, qui m'a aidé à écrire le menu..." Celle-ci, sourire aux lèvres, hochant la tête acquiesça.

— Nous découvrièmes Cabri très à l'aise dans son statut de pensionnaire. Pensionnaire ? Non - ce mot est faible, "hôte" serait sans doute plus juste. Un Monsieur respecté et respectueux, appelant mon épouse par son prénom (Anne-Marie, la fille des propriétaires!), me serrant la main d'une main ferme... Ce n'était plus l'homme sautant dans les vignes du Beaujolais, cette force de la nature, ce célibataire vivant seul dans sa petite maison, au cœur d'un village. Il était là chez lui, hôte enjoué accueillant et bienveillant.

— À table, détendu, il tint (nous étions ses invités) à nous servir. Veillant à ce que nous ne manquions de rien. De quoi avions-nous parlé ? De la pluie et du beau temps... entre autres.

— Après le café il nous a emmenés visiter sa chambre, son chez-lui. Occasion d'échanger avec mon épouse des souvenirs de vendanges et de regarder avec elle des photos sorties d'un coffret en bois... Des photos prises ce jour-là en témoignent. Arrivés à 11h30 c'est aux alentours de 16h00 que nous le quittâmes. Assurant jusqu'au bout son statut d'hôte il nous accompagna jusqu'à la sortie de ce qui était depuis un certain temps déjà son lieu de vie...

— Quel âge avait-il alors ? L'âge d'un vieil homme ayant traversé la vie sans vraiment savoir lire et écrire, acceptant les travaux sollicitant sa force et son courage. Libéré des contraintes liées au travail il se montrait satisfait. Autonome, sachant ce qu'il voulait, il avait trouvé sa place dans un lieu d'accueil où on l'appelait dorénavant Monsieur. Quant à son âge ? Nous ne

l'avons jamais réellement su. Pour moi, aujourd'hui, cela n'a aucune importance...

Voilà brièvement un portrait de cet homme. Est-ce vraiment son portrait ? Qu'importe. J'avais l'intention d'écrire sur lui, cet homme que je n'ai en fait connu qu'à travers son accueil chaleureux, un jour "comme chez lui" en maison de retraite, autour d'un repas qu'il avait commandé et payé pour nous. Un repas familial (une agréable découverte !) sans prétention gastronomique mais de qualité, dans un climat détendu, en campagne auvergnate.

Aujourd'hui disparu depuis longtemps ce Monsieur m'a laissé - au-delà de ses anciennes performances et de sa force physique - un souvenir fort. Celui d'un homme simple et respectable même si bien plus jeune - aux dires de mon épouse - "il courait alors (pour rigoler bien sûr) après les filles"...

En relisant mon texte, je me suis dit que - finalement, d'une certaine manière - c'était vraiment un personnage... Oui, un personnage !



Cabri

Anne-Marie

*Ce texte a été écrit avec la complicité  
d'Anne-Marie Rosset*



Cathy DELAFOLIE

« Le père professeur »



— Père professeur: nom masculin, \_\_\_\_\_

— Définition: homme qui fait preuve de bienveillance, de respect et de chaleur auprès d'une personne qui pourrait être sa fille, qui lui inculque une ou des matières ainsi que des valeurs. \_\_\_\_\_

— Il est de ceux que l'on croise un jour et qui nous marquent pour toujours. \_\_\_\_\_

— Une carrure imposante à la Roger Hanin, aussi costaud qu'il est calme, posé et doux dans chacun de ses gestes. \_\_\_\_\_

— Il est de ceux qui en imposent sans le vouloir. \_\_\_\_\_

— Qui même à l'âge avancé gardent l'œil vif et pétillant, parfois accompagné d'un soupçon d'espièglerie comme celui d'un enfant. \_\_\_\_\_

— À la manière d'un Brassens, d'un Moustaki. \_\_\_\_\_

— Il est celui que l'on a nommé agitateur culturel et tout son être nous le confirme. \_\_\_\_\_

— Sa barbe encadrant un visage harmonieux, ses cheveux courts obstinément indisciplinés, tous grisonnants, savant mélange d'un soupçon de poivre et sel refusant coûte que coûte un blanc docile.

— Ses sourcils fournis parlent et réfléchissent avec lui, avec sa bouche, avec ses yeux. Ils l'accompagnent dans ses moindres réflexions, soulignant chaque phrase.

— Sur ses lèvres fines, son sourire se fait affectueux, un brin charmeur et là encore c'est tout son visage qui vit avec.

— Son regard peut se faire pénétrant comme sondant votre âme même au travers de ses fines lunettes, intelligent à n'en pas douter,

— Souvent rassurant, toujours franc ; invariablement bienveillant.

— C'est un conteur de haut vol qui sait vous donner le vertige. C'est une voix douce et chaude qui vous emporte dans sa mélodie.

— C'est un bourlingueur, il porte en lui le souvenir de milles vies, de rencontres fortuites mais jamais oubliées, en sortant même toujours grandi par chacune des âmes qu'il croise.

— C'est aussi un baroudeur de l'esprit, qui dispense son art à tout un chacun, faisant fit de jugement. Toujours par monts et par vaux.

— C'est un bel homme, charismatique, transpirant la tendresse et la bienveillance.

— J'aime l'observer en pleine réflexion, cherchant le bon mot, faisant un peu plus travailler ses méninges. j'y vois le professeur.

— J'aime le lire, des échanges publics à nos discussions intimes et bien sûr ses écrits qui m'emmènent, me chamboulent.

— J'entends sa voix chaque fois que je lis nos échanges, comme s'il était là près de moi, sa main sur mon épaule. Il me conseille dans mes écrits, me complimente, arguments à l'appui et me donne confiance en moi.

— Il m'apprend l'écriture mais pas que.

— C'est un de ces hommes qui vous apprennent à vous aimer, il vous prend dans ses bras par ses paroles.

— C'est un homme que j'ai plaisir à voir comme un père, un père professeur.  
Et il le sait, pour moi ce n'est pas chose aisée de me lier à ce point.

— Un homme qui, quand j'y pense, me gonfle le cœur. Il sait me donner du courage quand je m'épuise. Lire ma souffrance quand j'ai besoin de m'épancher.

— Il s'obstine à me montrer le meilleur de moi, quand d'autres auraient déjà tourné les talons. Restant présent même dans mes moments de repli, de tête, de pioche. Il prend de son temps pour me le donner même dans les moments, où il n'est pas le plus fort, où c'est à lui qu'il devrait penser.

— Il ne me bouscule pas quand d'autres n'ont su faire que ça.

— Il m'accompagne, me laissant respirer mais jamais tomber.

— Il m'estime, et ça c'est quelque chose que je ne connaissais pas, pas de cette façon, pas sans demande en retour. Comme un père, un père professeur.

— C'est un homme que j'affectionne et qui a mon plus grand respect.

— C'est un homme que j'ai forcément peur de décevoir,

— Parce que c'est un homme que j'aime.

— C'est mon père professeur.



Jean-Marie WALLET

« Le botaniste »



Un message vocal en attente sur mon portable. Dans le silence de cet après-midi d'hiver aux allures printanières retentit une voix chaude que je n'identifie pas sur l'instant. "Michel de Sainte Clotilde !" Palsembleu, pensai-je en moi-même, troublé par cette particule incongrue, en fait juste la provenance de mon interlocuteur, mon pote Michel résidant avec la troublante Catherine sur les hauteurs de Saint-Denis. Un message qui me renvoie à des articles du quotidien ultramarin, à des hommages nombreux locaux ou venus de la communauté scientifique. Quelqu'un que j'ai dû rencontrer au cours de mes séjours répétés dans l'Océan Indien. Il me parle du décès accidentel d'un botaniste lors d'une mission à Mayotte. Il serait mort d'une forte fièvre en dépit des soins administrés à l'hôpital de Mamoudzou. J'y traitais mon lymphome dix ans auparavant. Décidément la vie nous ramène toujours à notre passé.

Forestier à Fontainebleau j'avais découvert cette faune étrange et attachante des environmentalistes. Lépidoptériste sur la platière de Franchard, accompagné d'un groupe d'étudiants partis de nuit à la chasse aux papillons, le grand Georges aurait apprécié, entomologiste fana de cétoines, ces bestioles fréquentant les cavités des chênes majestueux des réserves biologiques dont nous récoltions les crottes à genoux sous la pluie, tels des

gueux. Je rencontraï plus tard à La Réunion d'autres entomologistes ainsi que des doctorants grenoblois en hydrologie.

Le message était bref. Il s'agissait de Vincent Boulet. À ces mots, mon sang ne fit qu'un tour. Vincent, exilé volontaire dans les Mascareignes, était lui aussi tombé amoureux de l'Océan Indien. Docteur en phytosociologie, il exerçait depuis vingt années le rôle de responsable scientifique du Conservatoire Botanique de Mascarin dans le sud-ouest de La Réunion. Dans quelles conditions Michel avait-il rencontré Vincent ? Sans doute lors d'une découverte de la flore locale, Vincent excellent à vulgariser ses immenses connaissances auprès du public, scolaire notamment.

Je demeurai pétrifié. Aucun doute n'était possible. Cela faisait plus de quatre décennies. Il était minot quand nous passâmes le baccalauréat de philosophie en 67, son frère François et moi, avec le père Laporte, disciple de Merleau-Ponty au lycée Félix Faure, que Vincent devait fréquenter peu après. Je retrouvai leur sœur sur les bancs de la fac à Amiens l'année suivante. Elle prit la retraite dans le Nord, pays d'origine de mon pote Michel. Tout est lié... Tout ce petit monde fit sa vie cahin-caha, se noyant dans l'écume des jours. François, hélas, ne put que me confirmer la nouvelle.

François cessa de se prendre pour Anquetil dans la côte d'Amiens où il s'éclatait avec son dérailleur Campagnolo et ses vitesses indexées au guidon. Je me sentis pousser des ailes pour la perfide Albion et finis par rencontrer bien plus tard une Anglaise tombée amoureuse du Minervois. Vincent poussa le bouchon jusqu'au bout et décrocha le Graal avec son doctorat de phytosociologie. François tâta de l'enseignement, puis endossa le costume de facteur. Pour ma part je ressentis l'appel de la forêt dans la trace de James Fenimore Cooper et de bien d'autres et y menai une carrière de forestier, dont une partie en DOM, renouant ainsi avec les antécédents familiaux en Martinique, l'armoire aux secrets recélant mille et un trésors naturalistes dont un caïman rouge, Lulu, avec ses dents acérées qui m'effrayèrent tant, enfant. La boucle était bouclée là encore. Mais j'étais loin de penser que le

talentueux Vincent, reconnu et estimé de ses pairs, succomberait lui aussi au charme de ces îles parfumées.

— Je les avais découvertes, ces lointaines contrées, au cours de mon premier séjour à l'île Maurice en 85 où je me rendis avec mon épouse pour adopter un charmant minois, répondant au doux prénom de Rosemary. Après des mois de vaine attente dans les locaux de pédiatrie du CHU de Rouen, nous nous étions résignés à suivre les conseils des "Enfants du Dodo" qui aidaient des couples stériles à adopter à Mauricius des enfants abandonnés et confiés aux religieuses de Quatre Bornes. Nous devions y revenir cinq ans plus tard pour Nissy, rebaptisée Manon, métis sino-créole adorable. Cela donna l'occasion d'un raout familial à la Maison Forestière de la Faisanderie où frères et sœurs ainsi que petits-enfants, nous frôlions la quarantaine autour d'un méchoui, en l'absence de nos parents décédés respectivement en 72 puis 80. Deux mois plus tard, nous nous envolions pour la Réunion, conquis par le charme de ces contrées lointaines.

— Un an environ avant le COVID, je reçus un appel de François m'indiquant que son frère avait retrouvé ma trace à la Direction Régionale colline de la Providence, un panneau gravé où figurait "square Jean-Marie Wallet", juste à côté d'une case créole où il buvait un café dont les grains avaient séché sur l'argamasse(\*). Ne me connaissant nulle implication dans la vie politique, ni aucun talent particulier, il fut surpris d'apprendre que j'avais, sur mon temps libre, rénové ce bâtiment où le personnel se réunissait depuis pour papoter autour d'une collation. Une âme charitable n'avait pas oublié. Nos chemins venaient de se croiser à nouveau après s'être manqués de peu lors de sa venue à Mayotte et de son premier AVC. La vie nous réserve parfois de ces surprises... Il apprit que j'avais animé des visites du sentier d'interprétation de la Providence à deux pas de la Direction. J'étais à des années lumière de posséder le centième de ses connaissances botaniques mais n'en savais rien, ayant quitté la Réunion sept ans auparavant. Les anciens du bahut Félix

---

\* Argamasse : broyat de canne à sucre.



Faure jouaient à cache-cache dans les bois. Sur la photo prise lors d'une mission sur l'île Europa, je découvris son visage souriant, un rien poupon, amoureux de la vie, passionné des plantes en ces contrées au bout des rêves des hommes.

— En 2013 tandis qu'un lymphome atypique avait failli me coûter la vie, un samedi où j'avais rejoint, profitant de l'amélioration de ma santé, une association environnementale mahoraise, on annonça la venue du directeur du Conservatoire Botanique de Mascarin, un certain Boulet, d'origine picarde. Mon sang ne fit qu'un tour. Encore choqué, je hasardai Vincent ? Le président acquiesça. Ainsi j'allais revoir le cadet de François au terme d'une vie de labeur. Ben min fiu ! Hélas un AVC nous priva de sa venue. La vie en avait décidé ainsi. Nous ne serions que des âmes voyageuses vouées à l'éternelle errance. En mars suivant, je regagnai la métropole.

— Il me semblait que nous étions des poussières d'étoile tournant infiniment, dans le cosmos. Nous nous retrouvâmes au téléphone. Vincent avait conservé une maison près du Puy où il retrouvait ses deux filles en famille de temps à autre, avec sa nouvelle compagne Cathy, infirmière à l'hôpital de Mamoudzou, siège de ma chimio, où, ironie du sort, elle lui tint la main jusqu'à son dernier souffle. Deux ans auparavant je reçus par le facteur un colis, le livre coécrit par Vincent et Sonia Ribes, responsable du Muséum, d'Histoire Naturelle de la Réunion, pour la partie faune. Ce livre dédié que j'ai sous les yeux à présent et qui demeure le seul témoignage de notre amitié et du formidable investissement de Vincent, botaniste émérite, rigoureux, passionné jusqu'à échanger avec la mangrove de Mayotte ce baiser de la mort. Durant vingt années il avait tout parcouru inlassablement, forêts des Bois de couleurs des Bas et celle de Bélouve où j'affectionnai les épiphytes magnifiques, les tamarins des Hauts, la forêt littorale et,



ses mancenilliers symboles de mort, ses filaos et ses raisins bord de mer. Il avait traîné ses godasses partout, "du battant des lames au sommet des montagnes", avait tout étudié passionnément, tout classé rigoureusement, jusqu'à la colonisation végétale des laves. Bois de source et bois de rempart, camphrier et change-écorce au milieu des forêts sèches, palétuviers rouges et gris, plantes invasives, vigne marronne et privet... n'avaient plus le moindre secret pour lui.

Vincent ne tirait aucune vanité de son gigantesque savoir. Il était resté le gamin heureux, celui des balades à vélo dans la campagne picarde, celui des tournois de foot où tel son grand frère il adorait tenir les cages avec brio. Un savant qui disparaît, c'est une bibliothèque qui s'éteint. En l'espèce c'est aussi un sourire qui s'efface, une main tendue qui s'évanouit et en l'évoquant les larmes me montent aux yeux. Pourquoi s'est-on manqué à plusieurs reprises ? Vincent, toi que tous saluent avec une belle unanimité, par-delà les océans. Toi qui n'avais pas une once de méchanceté, qui as tant donné à ces plantes aujourd'hui orphelines, fuchsia de Bolivie, petits nattes et bois de pomme blancs de Mare Longue, patate à Durand du bord de mer, mapous et mahots de la côte au vent, tous pleurent des larmes de reconnaissance, car tu avais compris toi aussi que les arbres ne sont pas que des êtres incapables de communiquer, juste bons à consommer puis rejeter la sève et à renforcer l'empreinte carbone. Tu leur parlais, tu flattais leur écorce, saluais leur parfum charrié par l'alizé. Tu aimais leur compagnie. Ils étaient devenus tes amis, tes compagnons de route. Ils ont échangé, j'en suis certain, après ton départ, transmis de racines en racines, colporté par le biais des oiseaux et des insectes la triste nouvelle, jusqu'aux roussettes dans le rougeolement des cimes des manguiers que toi aussi tu as tant admirées.

Pour avoir fréquenté et étudié, sans comparaison aucune avec toi, la mangrove du Cul de Sac Marin de Guadeloupe, je t'avais invité à ne pas t'y rendre seul. Tu allais rencontrer tes amis et allais au-devant d'eux le cœur léger. Ton heure était venue, sans doute, trop tôt, toujours bien trop tôt pour

les amis. Dors, Vincent, à l'ombre des palétuviers que tu as tant aimés et qui te doivent tant. "Dors à jamais sous les bambous, Vincent des grands chemins..."



3

Florence KRAMER

«Portrait de mes amis»

*Avec l'inestimable inspiration de Daniel Darc et sa chanson repère "Mes amis"*

Mes amis réussissent

Mes amis sont célèbres

et pas moi

Mes amis sont perdus

Ils me perdent avec eux

c'est tout vu

Mes amis ont des gosses

Adorables ou absurdes

C'est selon

Mes amis font du sport

Et moi aussi

Mes amis font n'importe quoi

Ils ne peuvent pas s'en empêcher

Ils se sabordent gaiement

Mes amis font n'importe quoi

Ils font même du droit

Mais sans moi

Mes amis me promettent  
Des voyages, des plages et des galets  
Puis les oublie

Mes amis font l'amour  
Mes amis dorment seuls  
Je ne sais trop lesquels j'envie.

Mes amis se suicident  
Malgré moi  
Mes amis se marient  
De moins en moins

Mes amis se rencontrent  
Étincelles  
Mes amis se séparent  
Dans les éclairs du tonnerre

Mes amis font n'importe quoi  
Sans cesser leur manège insondable

Mes amis font n'importe quoi  
Mais sans moi.



« Portrait  
de mes camions »



*Sans la permission de Miossec à partir de sa magnifique chanson*

*"mes voitures"*

Celui qui calait à chaque accélération, dont j'ai fini par me lasser.

Celui qui chantait mais ne décrochait pas un mot, qui faillit me faire rater la sortie

Un qui me tournait autour, puis se détourna.

Mes camions, mes amours et moi.

Celui qui ne roulait que la nuit,

Cette carlingue bien cabossée, dont je fus amoureuse.

L'autre qui fit demi-tour sur l'autoroute, pour me laisser sur la bande d'arrêt d'urgence

Mes camions, mes amours et leurs fins.

Celui qui pétaradait de plus belle, à chaque nouvel accroc,

Celui qui me fit vombrir de plaisir et qui m'a promis mieux, sans qu'on soit jamais heureux.

Ceux qui vous signifient par leur silence que vous ne les intéressez plus.

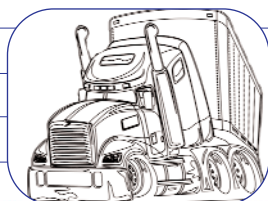
Mes camions, mes amours et leurs fins.

Celui qui à l'évidence n'avait pas le permis poids lourd

Ceux qui continuaient à sourire, même à la casse

Ceux dont les routes s'enfoncent dans l'oubli,

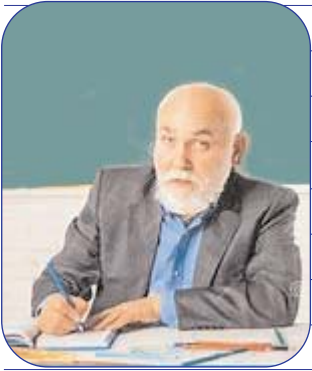
Mes camions, mes amours et leurs fins.



Philippe BLONDEAU

«Portrait d'un chef»

(Souvenirs d'un  
professeur retraité)



Il n'était que chef d'établissement, fort modestement, mais on sentait qu'il était né pour être chef. Il était grand, carré, les cheveux drus bien que prématurément blanchis. Toujours vêtu avec une correction sans recherche excessive, mais néanmoins soignée: genre costume de velours à peine décontracté, col roulé léger, moulant une musculature encore décente. La nature l'avait doté d'une voix grave et très sonore qui le mettait à l'abri de toute tentative de chahut et qui en imposait aussi à ses subordonnés. Sans qu'il ait besoin de hausser le ton, la moindre revendication finissait devant lui en une timide suggestion, voire une supplique presque pleurnicharde. Si les critiques ne l'épargnaient pas totalement (sans quoi il n'eût pas été chef) on ne lui connaissait pas de vrais ennemis. Et après son départ, lorsque nous fûmes dirigés par une femme à l'humeur changeante, même ses contradicteurs disaient volontiers: "Ça n'était pas comme ça du temps de Monsieur le Principal." Oui, c'était un chef, Monsieur le Principal. Connue dans la ville où il siégeait au Conseil municipal et présidait le club de football, sa notoriété lui permettait de rendre aux uns et aux autres de menus services dont on lui savait gré. En avance sur son temps, à une époque où l'Éducation nationale revendiquait une gauche modérée (voire molle), lui, fidèle à des antécédents militaires, ne cachait pas sa préférence pour une droite ferme (voire extrême). Il se méfiait des femmes, maintenait la sienne dans une subordination d'apparat, tolérait par nécessité les Noirs et les Arabes, prenait soin de ne pas

s'emporter, mais sans jamais se déjuger. Un chef, quoi... Bon bougre au demeurant, il accordait à chacun une bienveillance égale. En ce qui me concerne, les choses devaient se gâter sensiblement à la fin de l'année.

Avec Madame Leget, ma collègue de sciences, nous avons rassemblé nos élèves, déjà clairsemés, devant je ne sais quel film de science-fiction. Nous étions assis sur une table au fond de la salle. Madame Leget balançait négligemment son pied, qui parfois frôlait le mien. "Il fait trop chaud dans cette salle, finit-elle par dire. Si on sortait cinq minutes pour prendre l'air..." Non seulement nous sortîmes de la salle, mais nous sortîmes aussi du collège pour aller faire quelques pas dans le parc voisin. Dans la petite allée qui nous ramenait vers notre devoir, comme Madame Leget ralentissait le pas, je l'embrassai à pleine bouche. Elle ne se déroba pas. Nous en étions là lorsque surgit, comme un diable de sa boîte, Monsieur le Principal, tout sourire :

- Madame Leget, Monsieur Rombaut : quelle bonne surprise.

Puis changeant soudain de visage et de ton :

- Mais vous avez cours !

- Oui, enfin, c'est-à-dire, nos élèves regardent un film ; nous avons besoin de prendre un peu l'air...

- Ah, ça, par exemple, elle est bien bonne ! Prendre l'air ! Et vos élèves, vos élèves que vous mettez en danger ! Vous y pensez ? Ah ! mais on n'en restera pas là. Je vais demander une mutation d'office pour un an à Saint-Pierre-et-Miquelon. Vous en aurez de l'air là-bas, croyez-moi, vous en aurez !

Le chef retrouvait tout à coup toute son âme...

Nous n'allâmes pas à Saint-Pierre-et-Miquelon. Bon prince, Monsieur le Principal nous accorda le bénéfice de l'oubli, mais les ardeurs de Madame Leget furent douchées et à compter de ce jour elle me battit froid. Avait-elle, elle aussi, trouvé son maître ?





Régine PAQUET

«Enfance capturée»



Elle avait ce pli  
dans son âge enfantin  
de cacher son visage  
dans la paume de ses mains  
C'est ce qu'elle fait  
sur la seule photo  
de son enfance

Selon la légende  
transmise de génération en génération  
petite Noémie n'aimait  
ni sa bouche ni son nez ni ses yeux  
Elle détestait qu'on l'obligeât  
au supplice de les perpétuer  
d'année en année  
par le rituel de la photographie

Sans cette légende familiale  
je penserais que le soleil

qui projette l'ombre de la fillette  
et de sa mère  
sur la blancheur du chemin  
que le soleil donc  
fut responsable  
de la main qui dissimule  
le visage de Noémie

Mais comment déchiffrer le mystère  
d'une enfance  
dérobée  
sur un unique cliché



«Photo en détresse»



Elle criait au secours

Sauvez-moi de l'oubli

Le ciel était en pleurs

La nuit était en rage

Elle était toute petite

Gisant sur le trottoir

Il en fallait si peu

Pour que les eaux la noient

Pour que les eaux l'emportent

Toujours plus loin

Vers un inconnu de solitude

D'abandon

Je l'ai ramassée

J'ai essuyé les larmes sur sa peau noire

Ses yeux sombres

Ses cheveux bouclés

Et je l'ai gardée

Je ne sais rien d'elle

Dont je ne vois que la tête  
Sur une banale photo d'identité

Si je la croise un jour  
Cette femme  
Sur ce même trottoir  
La reconnâtrai-je



« Un album photos  
retrouvé »



Tout un peuple

de papier

tout un peuple

aplati

tout un peuple

figé

auquel redonner

couleurs de vie

Comment

Puisque ce visage martial

aux yeux de ténèbres

sous des boucles de cendre

n'a pas de nom pour moi

Cet enfant

fillette ou garçon

en robe blanche de baptême

l'ai-je un jour rencontré

vieil homme ou vieille femme

Tout un peuple

pas vraiment

peut-être toute une famille  
la mienne  
qu'un coup de baguette magique  
celle du temps  
a métamorphosée  
en papier glacé noir et blanc  
sur lequel glissent les années  
sans ajouter rides cassures  
sinon celles des coins écornés  
de ces pages d'un album de photographies  
qui dans mon placard  
s'empoussièrent d'oubli



Richard QUESNEAU

« Un portrait de...  
la Picardie »



— Les brumes, de tes putains de plaines, qui entrent dans les maisons dès le soir, te tuent un amour plus vite que le fil d'une faux couchant des moissons mûres.

— Tes plateaux de calcaire monotones, où rampent les brouillards malingres ou obèses, cachent, dans les plis de leurs vallées, des églises romanes froides et désertées, des chapelles gothiques aux vitraux gris éteints.

— Tes joyaux-cathédrales, aux flèches orgueilleuses, gavées de trop de foi, font de leurs ombres les nuages du sol. Entre les flaques brunes des sillons, inondés, ces miroirs à corbeaux serpentant tristement sur les vieilles récoltes, ta terre, indécente, expose le désordre de ses mottes.

— Tu m'as rongé l'enfance, d'ennui au pensionnat, d'après-midis glacés dans ta campagne spongieuse. Tes bouts de soleil oubliés, le soir ou le matin, étaient trop petits pour mes rêves. Tes nuits pluvieuses me réveillaient.

— Tu as trompé mon adolescence avec quelques printemps énervants et frustrants.

— Sous un marbre éloigné, depuis quelques années, tu dissous lentement, dans l'argile gluante, le corps de mes parents. Les lichens y déposent des arabesques tristes. L'or de leurs noms s'efface avec le temps, mais leur gravure reste un signal de leur passage.

— Grosse femme au passé de batailles, ton ventre est plein de souvenirs, inavouables, de promesses perdues.

— Par chance ta fertilité ne se limite pas à porter des fœtus imparfaits, tu as su accoucher d'une beauté multiple.

— Tu as quelques trésors méconnus, qu'il faut savoir débusquer au cours des promenades.

— Tes étangs malicieux cachés au fond des forêts, où des roseaux abritent gardons et libellules, sentent la poésie et le cri des oiseaux qui s'enfuient sous nos pas; leur vol, un éclair sombre entre les sous-bois bleus.

— Au cœur de tes clairières ocellées, des faons, l'été, apprennent à courir. À l'ombre de tes futaies de hêtre ou tes allées de chêne, le romantisme invite nos émois.

— Sur tes lèvres de sable et tes dents de falaises, la mer vient déposer son sel. Des hérons hiératiques surgissent des marais puis déambulent au milieu des moutons.

— Il y a, le long de tes canaux, des poules d'eau et des iris, des barques endormies et des pêcheurs qui laissent dériver leur ligne.

— Je croise dans tes rues des filles blondes de l'Est et leurs yeux de topaze, des femmes brunes aux yeux d'ébène qui sont venues du Sud, des enfants au sourire éclatant sur leur visage noir et leurs sœurs aux dreadlocks constellées de couleurs. Sur les marchés j'entends des hommes rudes, leurs épouses sévères conservant un accent du Nord, préservant quelques mots hérités des anciens des mines de charbon.

— Tu as jeté, au fond de ton creuset la mosaïque de l'histoire et une couche de nature foisonnante.

— Je te pardonne tes méfaits, tu es devenue le terreau de ma famille... et elle semble heureuse d'y plonger ses racines. D'autant que, grâce à toi, j'ai ravi ma compagne.

— J'ai parcouru tes paysages et tes routes. Ils occupaient mes heures, ils sont



gravés dans ma mémoire. Mes carnets de pensées sont chargés de leurs images.

J'ai découvert tes arcs-en-ciel qui poussent après l'averse et dorment sur les lacs.

J'ai aimé sur ton ciel les gloires du couchant, tes horizons vêtus d'une parure mauve quand le soleil les quitte. Tes champs criblés d'épis ondulant quand le vent frôle les éoliennes.

En revenant vers elle de mes nombreux voyages, j'ai voulu compenser les vides de l'absence. J'ai puisé dans mes souvenirs de quoi lui raconter et lui écrire des pages qu'elle garde aussi précieusement que ses bijoux.

Merci de tes nombreux visages.



Françoise DANEL

«Sylvie»

— Tout a déjà été dit, écrit, chanté et même dansé à mon propos. Tantôt sage, tantôt sauvage, j'offre mille villages - mille visages, pardon, ma langue a fourché - à qui veut me connaître et me comprendre.

— Rectiligne, cartésienne, je n'y vais pas par quatre chemins. Je ne fais ni tours, ni détours, ni débours. J'aime la droiture, pas les fioritures. Pourtant, au plus profond de mon être, fredonnent et frissonnent des myriades de passereaux.

— Je suis accueillante et pas sectaire. Nombre d'espèces animales, du modeste ver de terre au redoutable sanglier, traversent, creusent, foulent mon sol et mon sous-sol. Bonne fille, je me laisse faire... Je suis le réceptacle d'une multitude de végétaux : mousses, lichens, champignons, anémones, violettes, coucous, jacinthes. J'affectionne les ronces aux épines acérées et les églantiers aux odorantes corolles nacrées qui forment les bataillons de ma garde rapprochée et qui me défendent des intrus. Vous allez penser que je suis bien candide mais je sais bien que contre les débroussailleuses et les tronçonneuses, cette dérisoire milice verte ne fera pas le poids et sera écrasée sans ménagement. Les mains des hommes ou plutôt leurs outils me façonnent au gré de leur envie et leur économie. Pourtant, je ne suis pas vénale. Ils m'utilisent sans mon consentement. Ils me scalpent, me coupent, me débitent et contrôlent ma fécondité. Je ne suis plus maîtresse de ma descendance. Ils choisissent jusqu'aux essences qui vont croître en mon sein. Adieu chênes et hêtres ! Vous êtes trop lents, vous prenez votre temps ! Vous êtes dépassés ! Le manège maléfique de la vitesse et de la consommation impose son rythme irrépressible. J'offre alors mes flancs à des pins douglas et des pins nordman. Mon être est modifié. Je ne peux quitter mes chaînes. J'étouffe. On me

réprime. On me laboure. On me vexe. Je me tais. J'endure. Mon silence se fait complice.

— Toutefois, je maintiens d'infimes parcelles qui se développent en toute liberté. C'est mon espace de respiration. Ici, j'exulte ! Je me raccroche bec et ongles à cette photo sépia où s'insinuent des bribes heureuses de ma mémoire. Je vous dévoile avec délectation mon sourire radieux mais je préfère taire les affres de l'humiliation que je subis continuellement.

— On m'éradique sans égard, mes protégés et moi. On établit ensuite de grands élevages où le bétail est farci d'antibiotiques et des cultures intensives, où sont déversés pesticides et engrais. Ma terre est lessivée, aseptisée, dévitalisée. Je me sens comme une pestiférée qu'on veut détruire. On m'annihile.

— Je souffre - je souffle aussi - de sécheresse chronique. Je m'accroche. Je manque d'air. Je puise au plus profond de mes racines l'eau vitale. Mais à force de lutter, je rends les armes, je jaunis et la désolation s'installe. Le sol s'appauvrit. Je m'alanguis. La vie s'évapore. Le désert gagne à petit feu.

— Je me consume. Je m'embrase. Et pas à cause d'ardents transports amoureux... Le réchauffement climatique et la folie humaine sont les vecteurs de ces incendies. Le gigantisme des brasiers m'anéantit. Je redoute cette violence : je me sens tellement faible et vulnérable. J'abandonne troncs et branches aux flammes agressives. Des graines enfouies dans mes entrailles viendra ma résurrection. Je m'accroche à cet espoir fou.



❧

Milène L.

«Agent 015»



Munie d'une paire de jumelles, j'observe les alentours. Où est ma cible? Avec ma loupe, j'examine une empreinte de pas. Ah! J'ai découvert un indice. Vite une fiole pour ensuite l'envoyer au labo. Devant mon bureau, j'allume la lampe et le regarde minutieusement le contenu de la fiole. Zut, j'allais oublier de passer ma blouse et d'enfiler mes gants. Mon cahier n'est pas loin. Je note mes observations. Les résultats, ainsi que les indices visuels, correspondent aux déductions de l'agent qui est sur place. Vite le téléphone, je dois l'avertir sans attendre.

- Agent 015, votre cible est...

- À table!

- On s'est fait repérer! Abandonnez la mission, je répète, abandonnez la mission!

- Dépêche-toi, ça va être froid!

- Mayday! Mayday!

- Milène!!!

- C'est bon, c'est bon, j'arrive. Je suis là... Faut vraiment que j'arrête de regarder des films d'espionnage, moi.



Christelle MATHIEU

« Nice Niece »



Loula, lumière de ma vie. Un mètre cinquante-trois en collants Dim transparents. Lou.p authentique des hautes montagnes boisées. Là, plissant le museau, elle toise. Mais dans mes bras, elle était toujours ma Loula.

- Elle guérira, vous en êtes sûr, Docteur ?

- Un peu de surmenage, rien de plus. Elle doit se reposer.

Prendre le jeu. Ta liberté. Réussir. Puisque tu es si habile. Nous nous soucions peu. Je crois que nous n'y parvenions même pas. Le feu de tes yeux : notre confiance, ton aisance.

Quelque part en train de se préparer pour aller au lycée, se mettant du rimel sur les yeux, perchée sur la pointe des pieds devant le miroir de la salle de bains, un crayon dans une main, tirant sur sa paupière de l'autre. Joyeuse. Un truc d'ados, de beau matin. Elle fronçait les sourcils avec une mimique recueillie. Ma charmante.

Une bonne humeur évidente. D'un mouvement souple, elle avance d'un pas. Pieds nus. Elle guérira de sa fatigue. J'entends son rire. Elle travaille trop. J'entends son rire. Je voudrais travailler à sa place. Son visage rougit. Debout sur un pied, superbe, ses longues jambes sveltes et mon cœur culbute dans la poitrine.

*"Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage,*

*Prennent des albatros..."* Charles Baudelaire

Princesse ailée, voyageuse solitaire, ta beauté divine répandue sur l'univers, me hante et m'obsède. J'ai l'impression d'être à la fois très vivante et morte, ou bien passée à travers une sorte de porte ; c'est comme si l'impasse me laissait entrer. Je te regarde dans les yeux, au plus profond, avec la douce certitude d'être arrivée au monde à la même heure que toi. Si je meurs à l'instant, sache que j'ai aimé à la folie notre rencontre.

Au dîner de ce soir, tu m'avertis du menu : théorie des matrices, trois notions philosophiques (art, bonheur, devoir), accent sur les conflits et mouvements sociaux du vingtième siècle. Je sais que tu ne parleras pas. Je connais ton côté taiseux. Tu dévoreras. Je connais ta voracité. La nourriture : démon rival. J'ai besoin de boire. Toi, fébrile, avec ta soif d'apprendre. Baignée de savoirs.

Tu es de celles qui marchent longtemps, et loin. De celles qui ne rendent pas les armes. Qui ne s'épuisent pas, même harassées, exténuées. Tu te mets à rire, Il faut bien grimper l'escalier, me dis-tu. Dans ta mini-jupe bleu pétrole, tu fléchis les genoux avant de saisir les poignées de la brouette, répétant le geste enseigné par l'animateur d'unité lorsque tu étais jeune scout.

Je règle la note. Tu ranges tes copies. Le brouillard est partout. La lune semble perdre la raison, ligotée au ciel. Un vieil homme se racle la gorge, Comme c'est drôle d'apporter sa brouette au bistrot ! Tu es de cette jeunesse prometteuse et je pointe du doigt l'héroïne puissante qui délivre l'ombre de mon propre personnage.

J'essaie de m'approcher de ta pensée. Le plus troublant est de réussir à lâcher mon rôle de narratrice. Je suis entre tes mains.

Ma chère tante,  
tes poings dans les poches, enfoncés. Tu as mis ta combinaison bleue. Bleu pesant, perceptiblement indiscret. Un sourire farouche vient presque sans force se poser sur tes lèvres. Au loin, par les montagnes, sous les lents nuages, me couvriras-tu encore de tes baisers bruyants ?

— J'ai rangé mon maquillage. La peau de mon visage a blanchi. L'odeur de mon pyjama m'est étrangère. J'ai vomi, hier et avant-hier. Il me faut jouer la carte du petit somme. Du petit somme.

— Joker!

— Mets-moi en veilleuse, s'il te plaît. Aide-moi à replier mes ailes, à baisser le front. S'il te plaît. Mes paupières, esclaves, protestent. Clore, clôture, emmure-nous!

— Tata, tu lèves une bougie, silencieuse. Nos voix s'éloignent. Une sorte de victoire troublante vient capturer mon souffle.

— Le printemps peut jaillir.

